

## Foisonnement d'ellipses

La scène est en Pologne, dans une ferme, en 1900. Il y a une héroïne, Blanche, la fille de la maison. Elle a quinze ans, comme Pauline, sa sœur de lait. Il y a la mère et sa sœur, leur père. Il y a le père de Blanche, une cuisinière, une fille de ferme, un régisseur. Bientôt il y a aura le fiancé de Blanche, Benjamin, et trois musiciens. Cela fait beaucoup de monde autour des deux adolescentes qui n'ont qu'un royaume, leur chambre commune, pour rêver et partager les secrets du monde. Le grand secret du monde, c'est l'Homme... Il y a les livres pour en savoir plus, il y a l'observation du père-taureau qui poursuit tout ce qui porte jupon et du grand-père encore tourmenté de quelques élans... Blanche que l'on veut marier au gentil Benjamin, Blanche dont on saura plus tard que son père voulait qu'elle soit un garçon, Blanche a horreur du corps et de son devenir de femme. Pauline gourmande, aimant et jaloux-blanc Blanche, complice et ennemie, n'a apparemment pas horreur du corps et de son devenir de femme, mais c'est elle pourtant qui énonce toujours le négatif, la vie promesse de mort comme les corps qui grouillent de vers... Et on mariera Blanche!

La scène est en 1900, mais la pièce date de 1973 et Pierre Debauche qui la met en scène nous permet de découvrir un auteur contemporain très joué en Pologne et dans le monde mais très peu connu en France, Tadeusz Rozewicz. La pièce est construite en séquences : Debauche s'est soumis à ce rythme en faisant porter une grande partie de son travail sur un trouble toujours maintenu entre réalité et rêve, quotidien et dérapage dans l'inconscient. Il montre les deux côtés du miroir sans jamais renoncer au trai-

tement poétique de l'histoire. Cela donne un spectacle insolite et profond, elliptique et précis pourtant. L'incongru (qui insiste) n'y est jamais gratuit, mais signe toujours des douleurs de vivre ineffaçables, même si elles sont risibles.

Ce très étrange spectacle est un spectacle rare, plein d'invention et porteur de questions profondes. Il est servi par une distribution intelligente et homogène (et fine : le père-taureau est un double du fiancé, la mère-porcelaine soumise de toute éternité à sa sculpturale sœur, etc.). Les deux héroïnes dominent : Blanche, Odile Roire, fragile, laconique, énigmatique, et Pauline, l'extraordinaire, profonde et mobile Héléne Lapiower. On conseillerait volontiers ce spectacle à Philippe Sollers.

A. H.

● Palais des Glaces, 37, rue du Faubourg-du-Temple, Paris-10<sup>e</sup> (607.49.93). Jusqu'au 13 février (matinée samedi et dimanche à 16 h. Soirée 20 h 30).

### BOUFFES PARISIENS NOUVEAUX HORAIRES DES REPRÉSENTATIONS

à partir du Samedi 12 Février

ROBERT DHERY  
anime  
EN SOURDINE...  
LES SARDINES!

du Mardi au Vendredi à 20 h 30  
le Samedi à 19 h et 22 h  
le Dimanche à 15 h 30

4, rue Monsigny, 2<sup>e</sup> - 296.60.24

## «Un mariage blanc» saignant

Il était une fois deux petites filles modèles. Modèles parce qu'elles avaient eu le bon goût de ressembler en tous points aux idées que les adultes se font habituellement des petites filles. En clair, Blanche ressemblait à celles de Lewis Carroll, et Pauline à celles de Balthus. C'est ainsi que Blanche avait une robe d'organdi avec des volants juste là où il le fallait, des pudeurs exquises et des petits pantalons très blancs. Une conscience envahie, aussi, celle de l'objet, utilisé pour les jouissances des autres. En somme un avenir sexuel victorien. Pauline, elle, avait une robe de velours rouge, à mi-mollet, avec, en-dessous, Dieu seul et le grand père savaient quoi. Peut-être bien rien du tout, et des petites bottines comme doivent être les bottines. Des cheveux longs et noirs avec des mèches — important ça, les mèches. Elles vivaient dans un monde un peu enchanté, où la logique du mouvement est celle de l'imagerie, quelque part en Pologne, dans une maison ouverte en carcasse, des violons un peu partout, une tête de taureau parfois et une noce ambiguë. Vous l'avez deviné, c'était comme dans un tableau de Chagall, un peu mièvre, mais avec des phallus dans les coins, en champignon, ou en pots de fleurs...

Ce qui se passe tous les soirs au Palais des Glaces, c'est un peu comme une nuit de la Saint Jean-Népomucène, la nuit la plus longue de l'été, sans présent ni avenir, celle où le maître

devient esclave et où mademoiselle Julie s'envoie en l'air avec le valet de ferme. C'est ce que dit l'auteur de la pièce, le polonais Rosewicz : *je ne m'intéresse ni au début, ni au milieu, ni à la fin, mais à la persistance*. Le spectacle se joue en quelque sorte à la forme progressive : *I'm coming*. Et ceci grâce au regard du metteur en scène, Pierre Debauche.

Le texte de Rosewicz, l'auteur le plus joué en Pologne, ancien huissier municipal reconverti à l'histoire de l'art et à la poésie, hésite : ironie ou « vérité humaine douloureuse » ? La mère est frigide, les petites filles craquent, la tante est une vieille fille, et les hommes réduits à leur sexe. Debauche détourne la pièce vers une mécanique ludique. Il confronte les fantasmes d'innocence et de perversion, bricole des collages d'univers hétérogènes mais parents, et choisit bien les deux comédiennes : Odile Roire et Héléne Lapiower. Non seulement les oppositions de leurs corps et de leurs voix, mais une certaine aura contradictoire de leur être, dégageant-agression vers l'extérieur pour Pauline, absorption-digestion vers l'intérieur pour Blanche. Cette moelle épinière du spectacle provoque un trouble profond.

A.L.